ÉLOGE HISTORIQUE

DE

MARCELLIN BAUMERS,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

MÉDECIN DES ÉPIDÉMIES POUR LE DÉPARTEMENT DU RHÔNE,
ANCIEN MÉDECIN DES PRISONS, MEMBRE DU CONSEIL DE SALUBRITÉ,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LYON.

Lu à la Société de Médecine, le 22 janvier 1844,

Par C. CANDY,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MÉDECIN DE L'HÔTEL-DIEU.



LYON,

IMP. DE MARLE, ÉDITEUR DU JOURNAL DE MÉDECINE,

RUE SAINT-DOMINIQUE, 13.

1844.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

MARCELLIN BAUMERS,

Docteur en médecine.

Lu à la Société de Médecine, le 22 janvier 1844.

MESSIEURS,

Cette loi imprescriptible de l'humanité, ramenant tout à son inflexible niveau, la mort en peu d'années s'est montrée inexorable, frappant dans les rangs de votre compagnie des confrères aussi recommandables que vénérés. Tous ont attaché à nos regrets le souvenir d'une carrière laborieusement remplie, nous ont légué le noble exemple d'une vie honorée par le savoir et la vertu. Pichard, Parat, Faivre, Cartier, Bugnard, ont disparu du milieu de vous : Bouchet est depuis peu descendu dans la tombe, et celle-ci se rouvre de nouveau pour recevoir la dépouille mortelle de celui qui fut ici-bas son parent et son ami. Votre douleur nomme le doc-

teur Baumers. Riche de ces dons naturels qui le faisaient aimer, il présenta l'union rare des qualités de l'esprit et du cœur qui fixèrent votre choix, quand vos suffrages lui donnèrent un témoignage éclatant d'estime en l'appelant deux fois à l'honneur de vous présider.

Vos yeux se reportent involontairement sur ce fauteuil où sa place était si bien marquée, où son mérite l'avait fait asseoir. Dans son extrême modestie, ce titre de votre président n'avait tant de valeur que parce qu'il venait de vous, et que nul mieux que Baumers ne comprit l'importance, la hauteur de l'art, et cette dignité de la médecine, dont il avait fait dans son esprit un véritable sacerdoce, Il réalisait en effet parmi ses confrères, ces antiques préceptes de la sagesse hippocratique tracés dans le livre de *Decente habitu*. Qui de nous en effet n'a remarqué l'élévation de sa pensée et de son caractère, la justesse de son coup d'œil, la sûreté d'appréciation dans la pratique, sa bienveillance dans les relations médicales, dans la société il se distinguait également, par une urbanité parfaite, l'aménité des manières, la franchise, l'atticisme de sa conversation, tous ces avantages si variés, si multipliés, Baumers les posséda.

Retracer quelque chose de cette vie si belle et si pure, faire le portrait d'un homme tout vivant encore dans votre mémoire, est pour moi une obligation dont je sens le poids : il faut remplacer votre secrétaire général dans ce triste privilège qu'il a bien voulu me céder, quand il appartenait si bien au talent de celui qui lut devant vous l'éloge de Bouchet et de Pichard ; il faut être le digne interprète de vos universels regrets. Voilà ce qui rend ma

tâche doublement difficile. Reçu dans l'intimité, honoré de l'amitié si précieuse de celui dont je vais vous entretenir, j'ai sans doute écouté plus volontiers la voix du cœur, cherchant à payer une dette, que consulté des forces qui pouvaient me trahir ; mais avec ce mobile respectable et saint l'hésitation m'était-elle permise? J'espère au moins puiser dans ce sentiment des paroles justes et vraies, sinon des inspirations élevées et chaleureuses, pour vous parler de celui qui fut sur la terre le modèle du vrai médecin, un parfait homme de bien : *vir probus medendi peritus*. Puisse votre indulgence suppléer à tout ce que ma tâche aura de faible et d'incomplet.

Marcelin Baumers naquit à Lyon en 1774. Son père, d'origine allemande, était d'Aix-la-Chapelle, cette antique cité carlovingienne. Sa mère, née à Lyon, se nommait Mademoiselle Jacquemont, d'une famille simple et respectable. Le père, homme candide et religieux, inspira à sa nombreuse famille les sentiments de droiture et de loyauté qui le caractérisaient. Avec cette intelligence patiente, ce travail persévérant propre au génie de l'Allemagne, il s'était assuré une honnête aisance, que nos troubles civils ne tardèrent pas à lui enlever. Dans le cours rapide de ces grands mouvements sociaux qui les préparèrent et les firent éclore, il ne vit que l'aurore d'améliorations qui devaient bientôt aboutir à une déception complette. Sa confiance au papier monnaie le ruina. Le jeune Baumers ne put compter dès-lors que sur ses seuls efforts pour se faire une position dans le monde et se créer un avenir. Il fut d'abord placé chez un respectable ecclésiastique de sa famille, curé du village d'Ambronay en Bugey. L'aspect de ce beau pays, en frap-

pant ses regards, éveilla de bonne heure sa vive imagination et ce goût des voyages dans les contrées montagneuses, goût entretenu, développé plus tard par son séjour dans les Alpes, lorsqu'il y fut employé comme chrirurgien militaire. Ces fraîches impressions de son enfance, il les retrouva plus tard, lorsque dans la société de Bouchet, si bien fait pour le comprendre, il traversa la Suisse à pied, et que ses magnificences pittoresques se doublaient des jouissances de l'amitié. Ce retour sur le passé, était pour lui ce qui avait le plus de charme, dans les longs jours de déception et de souffrance qui ont assombri la fin de sa carrière.

Enfant, il ne quitta le modeste presbytère d'Ambronay, où il avait puisé la première instruction, que pour passer chez les oratoriens, d'abord au petit collége, où son application, son aptitude lui valurent un avancement rapide : il obtint jusqu'à dix prix ; et ses parents devaient l'aider pour emporter ces nombreux gages de succès. Passé au grand collége, sous d'autres professeurs, son zèle fut le même, et ses couronnes aussi nombreuses. En citant les noms de quelques-uns de ses condisciples, on peut juger de l'émulation qui devait exister entre ces rivaux d'étude. C'étaient les frères Perrier, Augustin et Casimir, dont les idées devaient un jour peser dans la balance du monde ; les frères Jordan, César et Camille, dont la parole à la tribune devait réclamer si haut les droits de la dignité humaine. C'est avec ces jeunes gens remarquables, se préparant au combat de l'avenir, qu'il passa les dernières années de ses études classiques, et qu'il acheva cette première période de la vie. Plus avancé en âge, il devait encore,

avant de quitter les écoles, se trouver lié avec des hommes également distingués. Esparron, Ampère, devaient l'honorer de leur amitié. N'est-ce pas une fortune dont Baumers eut à se féliciter que de rencontrer ainsi deux fois sur sa route, au début de l'existence, de ces organisations d'élite, de ces natures privilégiées, dont le commerce échauffe, élargit les idées, au contact desquelles on se trempe par la communication, par le rayonnement de ce qu'il y a de beau et de bon à la fois dans notre humaine nature.

Maintenant, le toit du bon curé, la discipline scholaire s'effaçaient devant l'impérieuse nécessité du choix d'un état; la distinction avec laquelle il avait débuté devenait pour Baumers un puissant encouragement à embrasser une profession libérale. Aucune ne pouvait être plus en harmonie avec ses goûts simples, studieux, que la médecine : ce fut celle qu'il embrassa. En 1792, à l'âge de 18 ans, il se présenta comme élève à l'Hôtel-Dieu de Lyon, dont M. Rey était alors chirurgien en chef, et se livra avec ardeur aux travaux anatomiques. Alors les étudiants se rendaient pendant l'hiver, longtemps avant le jour, à l'Hôtel-Dieu. A quatre heures du matin, Marcellin quittait la maison paternelle. Son zèle fut remarqué de ses professeurs et de ses camarades, pendant que ses manières affables, conciliantes, le faisaient aimer de tous. Bientôt son travail porta ses fruits, en le mettant à même de donner des leçons d'anatomie à de plus jeunes élèves : de nombreux cahiers attestent les soins qu'il donnait à ces leçons. Il put ainsi alléger le fardeau des dépenses imposées à une famille peu aisée pour son éducation médicale. Plus tard, par une prévi-

sion si honorable dans le premier âge, parce qu'elle atteste à la fois le sage tempérament qui assure l'ordre et la conduite, l'excellence d'un esprit mûri de bonne heure, ses économies laborieusement amassées lui servirent à continuer à Paris des études plus dispendieuses, qu'il aurait peut-être été forcé d'abandonner. C'est ainsi qu'il commençait cette carrière si remplie par le travail et l'observation, que des distractions ordinaires à son âge ne venaient jamais interrompre.

Il faut reconnaître que les succès de l'âge mûr, souvent sont achetés par des commencements pénibles ; il semble que ce soit une semence féconde, qui ne puisse germer que dans un sol rude. Celui pour qui les premiers sillons sont laborieux à tracer, se recueille en lui-même : il se prépare et se raidit pour la lutte, en exerçant obstinément son cerveau par les veilles, par la réflexion, comme les anciens athlètes exerçaient leurs muscles pour les combats du cirque. Combien d'exemples, hors de la sphère des lettres et des arts, pris exclusivement parmi ceux qui furent des médecins remarquables, viennent confirmer cette vérité. L'illustration de la Suède, Linnée, naturaliste, médecin, poète surtout par l'esprit, quand Haller ne le fut que par le rythme, le grand Linnée se plaisait à répéter, quand les honneurs et la fortune, l'eurent comblé de leurs dons : *Exivi patriâ, triginti sex nummis aureis dives.*

On était en 1793, et le vieil édifice social s'écroulait, sans que l'on pût augurer encore le nouvel état politique qu'il devait enfanter. Au milieu de cet ébranlement général, des ruines jonchaient le sol, la fortune, la vie de chacun étaient mises en question, la terreur

dominait dans chaque famille, s'asséyait au foyer domestique, pour que son nom sinistre restât toujours attaché à cette époque néfaste. La pensée pouvait se consoler de ces tristes scènes de l'intérieur, en se reportant aux frontières, où la France entamait cette lutte gigantesque avec l'Europe, dont elle devait triompher. Le gouvernement demanda, par voie de réquisition, des chirurgiens pour les hôpitaux militaires, et le jeune Baumers fut désigné. Ses parents applaudirent à un éloignement qui calmait une partie de leurs inquiétudes, alors que le séjour des armées offrait plus de garantie et de sécurité que celui des villes. Marcellin partit avec des compatriotes et des camarades, MM. Martin, Vinay, Parat, Compagnon et Bilon. Il consacra trois années à différents services dans les hôpitaux de Vienne, de Grenoble, de Gap, d'Embrun, puis à l'armée d'observation sur le Mont-Cenis et près du petit Saint-Bernard. Mais cette existence un peu nomade et aventureuse, s'alliait difficilement avec ses goûts de prédilection, il ne trouvait point autour de lui de ressources suffisantes pour l'étude dont il était si avide. Pour cela il aspirait vivement à pouvoir habiter un théâtre plus vaste, plus convenable; il demanda en conséquence l'autorisation de se rendre à Paris. Cette permission lui fut refusée par les inspecteurs généraux Parmentier et Heurteloup, en raison des besoins du service. Ce refus, d'ailleurs si bien explicable, fut pénible pour Baumers; il ouvrait en effet dans son esprit, cette lutte entre la soumission et la soif de savoir, qui elle aussi, dans les caractères exceptionnels, prend toute l'énergie de la passion. Cette dernière devait l'emporter, et Baumers se rendit de lui-même à

Paris en 1796 , pour se livrer tout entier dans l'isolement et dans le silence, à cette science qu'il aimait avec l'ardeur d'un néophyte.

Ce temps qu'il avait passé à l'armée des Alpes, par cela même qu'il le regardait comme peu fructueux pour son instruction, avait déposé peu de souvenirs dans son esprit; cette portion de la vie ne lui rappelait que de rares anecdotes personnelles ; il en était une qui par son caractère demi-sérieux , revenait pourtant quelquefois dans sa conversation ; il la narrait avec ce charme exquis, cet enjouement qui lui étaient familiers; le sujet s'y prêtait d'ailleurs, car à propos d'une chasse à l'ours dans les hautes forêts alpines, il réalisait à peu de chose près le calque de la fable de La Fontaine , l'ours et les chasseurs.

Tout en regrettant de ne pouvoir employer plus utilement pour lui-même le temps consacré à ses fonctions de chirurgien militaire, Baumers pénétré du sentiment rigoureux de ses devoirs , apportait dans leur accomplissement l'attention, les soins dont il était capable. Dès cette époque il avait eu l'occasion de donner des preuves de cette haute prudence, de ce profond intérêt à la vie de ses semblables , base première de toutes ses qualités médicales. Un malade à l'ambulance du Mont-Cenis, avait déjà le visage recouvert du drap mortuaire, lorsque le jeune chirurgien dont cette fin déjouait les prévisions, et trompait le pronostic , s'en étonne, appelle , questionne l'infirmier. Celui-ci assure que cet homme est bien mort, et même depuis plusieurs heures. Cette réponse ne suffit pas pour lever tous les doutes , confirmés par une inspection plus atten-

tive ; il s'empresse auprès de celui que l'on regardait comme un cadavre, emploie les moyens les plus actifs, les mieux dirigés, sans être rebuté par la lenteur du résultat. La chaleur reparaît, le pouls devient plus sensible, le malade se ranime, et un retour complet à la vie, fait éprouver à son libérateur, la plus douce des jouissances. Cet homme a vécu longtemps depuis, et nous avons pu le connaître : c'était M. Alday, agent de change, qui n'a précédé que de quelques mois dans le tombeau celui à qui il devait une seconde existence.

Un autre exemple du même genre s'est rencontré dans la pratique du docteur Baumers, chez le père des Flandrins, nom qui est une illustration de notre école lyonnaise de peinture. Il paraissait déjà mort à sa famille ; l'appareil de la religion et ses symboles entouraient le lit, dont on avait éloigné sa femme et ses enfants : on priait, on épiait, penché sur sa couche, ces derniers signes par lesquels se révèle qu'une âme se délie. Bien que ce fût à la suite d'une maladie de plusieurs mois, que la mort parut à tous inévitable, Baumers arrive, observe attentivement son parent, et ne juge point que sa fin soit aussi prochaine. Aussitôt il fait une diversion complète. Eloignez, dit-il, ces cierges qui vicient l'air, éventez le malade sans relâche, arrosez ses lèvres, réchauffez ses pieds. L'espoir qu'il donnait ne fut point déçu. Une crise heureuse survint, et Flandrin revenu lentement à une santé parfaite, a pu vivre assez pour voir son fils Hippolyte remporter le grand prix de Rome.

Ce dernier trait nous éloigne du temps où Baumers, après avoir quitté brusquement l'armée, étudiait à cette

école de Paris, qu'il avait tant rêvée. Tout entier à ses livres, à la fréquentation assidue des hôpitaux, absous dans sa conscience par la hauteur du but auquel il aspirait, il était loin de penser qu'on pût l'arracher à sa retraite, quand tout à coup il la vit envahie par les représentants de l'autorité. Deux gendarmes vinrent par ordre supérieur l'appréhender au corps, et l'arrêter comme déserteur. Son effroi dut être grand sans doute dans ce moment. Sa position délicate était à peu près analogue à celle de Nodier, dans sa jeunesse, étudiant le grec à Strasbourg, forcé d'y comparaître devant St-Just, pour expliquer sa présence et ses occupations. Parler d'hellénisme était une pauvre raison à donner, et sans doute la muse de l'antique Grèce dut protéger Nodier devant le proconsul; mais, lui Baumers, qui le protégerait ?

Il est vrai que les rigueurs s'étaient adoucies, car il avait été un moment où le laurier du poète n'avait pu garantir la tête de Chénier; où, dans Lavoisier, l'aristocratie du talent n'avait pu faire pardonner l'aristocratie de caste. A côté de ces grands noms, quand le génie avait eté courbé sous la hache, que pouvait invoquer pour sa défense Marcellin, sinon d'être obscur, inoffensif? Cela suffisait-il pour le rassurer, pour le prémunir contre des appréhensions légitimes, lorsque en réalité, il avait violé les droits de la discipline et que son civisme pouvait à bon droit être suspecté ? Quelles réflexions, quelles craintes dut-il concevoir ? Sans doute qu'il appela dans ce moment de crise son courage, toute sa présence d'esprit; c'est une admirable loi de conservation, qu'au moment du danger, des clartés

soudaines illuminent l'intelligence pour le conjurer ; que la puissance morale se déploie et grandisse ainsi avec le péril.

Rien de cela ne lui fit défaut quand il parut devant ses juges. Il exposa avec calme, précision et clarté, son but, son motif, ses occupations. Sa sincérité, sa candeur, la pureté de ses intentions éveillèrent l'intérêt et le firent acquitter. Néanmoins il resta à la disposition du gouvernement, inscrit sur les cadres de l'armée en qualité de chirurgien de 3me classe.

Courbé par cet orage passager, Baumers revint dans sa patrie, profiter des leçons de Marc-Antoine Petit, nom si cher encore à la médecine lyonnaise, dans un temps où tout est si vite oublié, où le jour efface si rapidement les bruits et la mémoire des choses de la veille. En 1798, après avoir grandi, sous un pareil maître, il se présenta au concours de l'internat, et après son admission, revint à Paris. Là il suivit assidûment à l'Hôtel-Dieu, à la Salpétrière, à l'école pratique, les leçons de professeurs, tels que Xavier Bichat, Dubois, Boyer, Pinel, qui tous de concert, posaient alors les fondements de la célébrité de cette école de Paris. La fin du siècle avait mis un cachet sur le passé, et marqué la transition à un monde nouveau, sur lequel, eux aussi, jetaient de nouvelles clartés. La médecine, comme la société, semblait avoir sa résurrection : Marcellin, témoin de cette impulsion neuve et forte, s'éclairait à ce foyer, dont il empruntait les rayons ; il y resta jusqu'au moment où il fut appelé à faire son internat, pendant lequel il se montra toujours également studieux et zélé. Dans le concours qui avait lieu alors entre les internes, il obtint

comme premier prix, les *Mémoires de l'Académie de chirurgie :* s'occupant plus exclusivement de cette science, ce fut alors qu'il modifia l'appareil de Desault, destiné au traitement des fractures du col du fémur. On sait toute la difficulté que l'on rencontre pour employer une extension permanente qui conserve la longueur et la bonne direction du membre, quand le fragment supérieur échappant à toute action directe, il faut à la fois combattre l'énergie contractile de muscles puissants, éviter les ulcérations, résultant de la pression de l'appareil, soit autour de la région pelvienne, soit autour des malléoles. Il chercha à diminuer ces graves inconvénients, par l'addition d'une traverse en bois, glissant dans deux mortaises carrées, ouverte à l'extrémité inférieure de chaque attelle, sur laquelle on vient nouer les deux chefs du bandage, appliqué comme à l'ordinaire sur la partie inférieure de la jambe et sur le pied.

Ce qu'il avait acquis déjà, et sans doute le sentiment de sa propre valeur, lui firent espérer de pouvoir obtenir la place de chirurgien-major de la Charité. Mais sa santé succomba sous l'effort d'une trop grande tension d'esprit. Une maladie douloureuse, et qui présenta quelques-uns des phénomènes de celle qui devait l'enlever plus tard vint briser de si belles espérances. Des amis le soignèrent comme des frères. Les MM. Montain, à force de soins, l'arrachèrent à une mort imminente, en ne cessant de lui prodiguer les marques de la plus sincère affection. Le docteur Cartier voulut aussi aider de ses lumières, un traitement couronné par le plus heureux succès.

Baumers après sa guérison retourna une troisième

fois à Paris. Doutait-il encore de lui, comme il y était si disposé par son extrême modestie; ou bien la haute idée qu'il se faisait des devoirs du médecin, lui fit-elle craindre d'aborder la pratique, sans pouvoir donner au public toutes les garanties de capacité et d'expérience qu'on était en droit de lui demander. Quoi qu'il en soit, il voulut encore approfondir l'art si difficile de guérir, observer sous les grands maîtres. Ces derniers en introduisant dans l'étude une méthode plus rationnelle et plus philosophique, en écartant l'esprit de système et d'hypothèse, qu'on était si facilement porté à substituer aux faits, avaient eu bien garde cependant de répudier l'héritage transmis par les écrivains de l'antiquité, et celui de ces médecins du seizième siècle, dont ils tenaient la place, les Fernel, les Baillou, les Houiller, les Duret. Avec eux l'observation patiente et sagace, l'intuition et l'analyse des phénomènes morbides, l'interprétation logique de la symptomalogie, reliait la chaîne des temps anciens aux temps modernes, éclairés par une physiologie, une anatomie plus savantes : les sages traditions étaient conservées. La science avec cette lumière nouvelle qui expliquait ce qui était obscur, en rattachant les maladies aux organes, les lésions aux tissus, les troubles fonctionnels à leurs appareils respectifs, n'oubliait pas toutefois que la vie a ses grandes lois génératrices et suprêmes, que ces lois dominent l'ensemble, qu'elles se résument dans la solidarité et l'unité. Le vitalisme avait sa part avant que cette école s'en fut peut-être un peu trop déviée, dans sa doctrine organo-pathologique, quelque peu exclusive. Elle se retrempait en partie aux pures sources de l'hippocratisme, dans la

nosographie de Pinel, ouvrage qui à lui seul a formé toute une génération de médecins, et où se trouve déposé le germe de ces idées qui nous valurent plus tard le traité d'anatomie générale de l'immortel Bichat.

A mesure que Baumers touchait aux idées dogmatiques les plus hautes de la médecine, qu'il les agrandissait par la lecture d'auteurs choisis, les ornait par les recherches d'érudition ; une douce conformité d'humeur, de dispositions bienveillantes, une sympathie mutuelle éveillée en eux, parce qu'ils s'étaient devinés par le cœur, l'avait lié d'une étroite amitié avec Esparron, Bilon et Ampère ; Ampère qui devait fixer sa réputation dans le domaine des sciences physico-mathématiques ; créateur de l'électro-magnétisme, voie agrandie par lui, et dans laquelle il a été précédé par Œrsted et suivi par Becquerel. Cette intimité de quatre jeunes gens pleins de sève, de jeunesse, de nobles penchants, abondait en confidences, comme en discussions savantes. C'était un échange de sentiments généreux, de saillies, de bons mots, de projets, d'élans et de chaudes inspirations. C'était là une source d'émotions autrement justes et délicates, que les plaisirs bruyants où l'intelligence s'émousse, où les sens se fatiguent. Dans cette société choisie, Marcellin passa les plus beaux jours de sa vie ; tout y conspirait, sa jeunesse, de vrais amis, ses goûts satisfaits, et devant lui l'idéal d'une profession dont il n'avait point encore connu les épines.

Il y touchait cependant, et allait arriver au terme d'études si profondes et si consciencieuses. Quatre années s'étaient écoulées, depuis qu'il avait quitté l'internat. Il passa sa thèse, et choisit pour sujet les ma-

ladies aiguës considérées chez les femmes en couche, avec cette épigraphe de Stoll : *Nulla febris est quæ non aliquandò in puerperam cadat.* Dans cet ouvrage conçu avec le meilleur esprit, l'auteur examine la nature des maladies qui surviennent à la suite des couches, lesquelles ne sont pas différentes de celles déjà connues et décrites dans les nosologies, mais qui sont rendues plus graves par les circonstances spéciales au milieu desquelles elles naissent, telles que l'exaltation du système nerveux, qui accompagne la durée de la grossesse, la parturition et ses suites immédiates, l'écoulement lochial, et la sécrétion laiteuse. Nul doute en effet que la succession de ces actes vitaux, tous phénomènes qui modifient profondément l'organisme, ne compliquent d'une manière fâcheuses les maladies fébriles les plus simples qui frappent les femmes dans l'état puerpéral, quand toutefois leur trouble, leur évolution incomplète ou avortée, leur suppression, n'en sont pas eux-mêmes les causes immédiates et directes. Aux saines idées sur la péritonite, émises dans cette thèse de 1807, la science a pu ajouter quelques vues nouvelles sur la métro-péritonite, les suppurations intra-pelviennes, la phlébite utérine et les effets de résorption dont les matériaux sont fournis par le tomentum muqueux, et surtout par les points d'attache placentaire.

Baumers avait consacré de longues années sans repos et sans distraction à ses études médicales. Il avait beaucoup réfléchi, recueilli une foule d'observations aux cliniques de divers hôpitaux. Ces patientes investigations existent dans des notes et de nombreux manuscrits, qui ne seront pas la portion la moins

chère de l'héritage de son fils Réné. Faut-il maintenant s'étonner que dès l'abord ses conseils fussent recherchés. A son entrée dans le monde, il fixa le succès. Si sa réputation était moins générale, moins établie, qu'il fallût des chiffres ainsi que l'art moderne s'en sert comme d'argument de conviction, nous pourrions établir ce que lui valut son exercice dans les deux premières années de pratique à Lyon. Mais a-t-on le droit de s'en étonner, quand on a pu juger par la précision de son diagnostic, les ressources habiles, variées de sa thérapeutique, combien peu de temps il lui fallut pour être apprécié dans sa ville natale.

L'autorité administrative lui rendit aussi justice; il s'était fixé en 1808, et déjà l'année suivante il était nommé médecin des prisons, et médecin des épidémies. Un typhus intense exerça ses ravages dans la prison de Saint-Joseph, où il avait éclaté à la suite du passage de la chaîne des forçats. Sa conduite aussi courageuse qu'éclairée, lui valut les remercîments flatteurs écrits de la main de M. de Chabrol, alors sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur. Les autorités locales lui adressèrent aussi à cette occasion les plus gracieuses félicitations. Sa loyauté le fit choisir comme examinateur des jeunes conscrits appelés au service militaire. Pendant la durée de l'empire, il exerça ces fonctions avec une droiture à toute épreuve, lorsque d'autres y cherchaient une occasion de fortune : mais trahir la vérité, mentir à sa conscience, faire retomber sur le pauvre en faveur du riche, ce qu'il y avait de lourd à cette époque dans cet impôt du sang, il en était incapable.

Ses qualités personnelles, son mérite reconnu, sa

considération dans le monde, auraient dû le rendre heureux, si des chagrins cuisants ne fussent venus froisser une sensibilité, qui ne trouvait de dédommagement à des fatigues constantes que dans les affections du cœur. Il se maria : il conduisit à l'autel la sœur de son ami Bouchet, et de cet hymen ne recueillit que des douleurs. La mort sembla s'être glissée avec cette jeune femme, dans la couche nuptiale. Sa poitrine recelait un germe fatal, lequel endormi jusques-là, semblait n'avoir attendu pour grandir, que l'instant d'émotions nouvelles.

A peine cette union fût-elle formée, que Baumers eut à pleurer sur elle, immolée par la phthisie trois mois après son mariage. Elle succomba malgré les soins inouïs que lui prodiguèrent deux êtres dévoués, qui rivalisaient de tendresse, et qui ne purent guérir, là où toute la science humaine devait échouer. Sa douleur fut déchirante. L'époux et le frère y cherchèrent tous deux un soulagement en parcourant à pied les cantons helvétiques. Ensemble, souffrant du même mal, ils en calmaient la poignante amertume, par cette succession de sites gracieux et sévères, par ces aspects nouveaux et grandioses. C'est là le secret de cette diversion puissante aux grandes peines opérée par les voyages, de ce baume versé par eux sur les solennelles tristesses : ils évoquent fortement le sentiment intime de la vie et celui de la personnalité. Avec les vallées, les grands lacs, le ciel bleu, la terre en fête, chante ce poème éternel qui assoupit l'élégie intérieure d'un cœur profondément blessé.

Ramené par le temps au cours ordinaire des choses, aux exigences d'une nombreuse clientelle, de nouvelles épidé-

mies vinrent bientôt mettre en évidence le talent pratique du docteur Baumers, et lui valoir de nouveaux éloges. Pour les nommer toutes, nous dirons qu'à l'occasion de celles de Chaumartin, de Couzon, de Mornant, d'Alix, de Brindas, de Coursieux, de Poleymieux, de Soucieu, de Duerne, de Caluire, il reçut les remercîments, soit des habitants du pays où les maladies exerçaient leurs ravages, soit des premiers magistrats qui se succédèrent dans le département, MM. Fay de Sathonay, de Brosses, de Bondy, de Chabrol, Rambaud, Lezay-Marnésia, Rivet, etc.

La mort de sa femme ne fut pas la seule que Baumers eut à pleurer. Elle fut suivie de celle de son émule, pendant ces belles années passées à Paris. Esparron fut enlevé par une fièvre typhoïde des prisons. MM. Broussais, Recamier, Marjolin, Lisfranc, avaient uni vainement leur expérience et leur affection au lit du malade; il succomba, et sa mort fut un rude coup pour Marcellin, dont elle fit couler les larmes. Esparron avait été le disciple de prédilection de Bichat; à la mort de son maître, il avait fait mouler cette tête chérie, où venaient de s'éteindre de si brillantes conceptions. Par un sentiment que nous nous dispenserons d'apprécier, il ne voulut avoir que trois bustes, un pour lui, un second pour Bilon, gendre de M. Petit, le dernier pour Baumers, et ne le remit à ses amis qu'après en avoir obtenu la promesse formelle de garder pour eux seuls ce précieux dépôt. Après la mort d'Esparron, cédant aux sollicitations d'amis, jaloux de ce privilége exclusif, et se croyant délié de ses engagements, Baumers confia cette image à un artiste, qui en multiplia les exemplaires,

pour tous ceux qui vénéraient également celui qu'elle représentait. Bichat dans le temps avait distingué Marcellin, et su apprécier un tel élève.

Après huit ans de veuvage, il songea à une seconde alliance. L'éducation, les talents, les qualités aimables de celle qu'il épousa, lui assuraient une douce vie d'intérieur. Presque à la même époque les suffrages de la Société de médecine lui donnèrent la plus éclatante preuve de déférence, en l'appelant à la présidence. Cette même déférence le suivait au conseil de salubrité, où il trouvait autant d'amis que de confrères. Assister à ces réunions était une de ses plus grandes jouissances, et ni le mauvais état de sa santé, ni la rigueur de la saison, rien ne l'arrêtait, pour y passer des heures destinées à s'éclairer lui-même, tout en payant le tribut de ses justes observations. Constamment on le vit réclamer les avis de ceux qu'il regardait comme expérimentés, encourager les efforts des jeunes médecins débutant dans cette profession difficile; leur rendre justice en faisant ressortir, autant qu'il était en lui, leur nom et leur savoir. Jamais une expression malveillante ne se trouvait sur ses lèvres. La rivalité, l'envie n'avaient pas de prise sur cette ame candide, aussi ne se connut-il jamais d'ennemis.

La nomination de médecin des épidémies n'était émanée que de l'autorité locale. Le ministre voulut se la réserver, et sur un rapport motivé, Baumers fut confirmé dans ces fonctions. Deux fois porté à la présidence de la Société de médecine, il réunit les titres de membre du conseil de salubrité, du conseil de vaccine, de médecin des prisons, de préposé au recrutement, de notable

commissaire lors des mesures prises contre l'invasion du choléra, de membre du jury d'élection dans les concours pour le majorat des divers hôpitaux. Ces preuves successives de confiance en ses lumières, ne furent que la récompense méritée de cette application constante au bien public, son unique but.

Cependant une pratique étendue, un travail constant usaient lentement les ressorts de son organisation. Depuis quelques années, chaque hiver il était souffrant : un catharre chronique, avec emphysème pulmonaire, lui rendait la respiration pénible, et souvent l'oppression reparaissait avec les signes d'une congestion active. Cette dyspnée que ramenait l'exercice, le froid, l'humidité, les variations atmosphériques, était graduellement devenue habituelle chez lui, et l'abusait cruellement en lui faisant croire à l'existence d'une maladie organique du cœur.

La probité lui était si naturelle qu'il n'avait pu se résoudre à soupçonner celle des autres; cette confiance lui fut plus d'une fois préjudiciable dans les transactions ordinaires et la gestion de ses intérêts. Il semble que la connaissance des hommes, et des affaires en général, ne pouvait que difficilement entrer dans ses idées. Croyant facilement sur parole, il plaçait des économies en ne voyant que le beau côté des affaires, et il devenait facilement victime de prévisions hasardées dans un siècle où conserver est tout au moins aussi difficile qu'acquérir.

C'est ainsi que des infirmités précoces vinrent lui donner de l'appréhension pour sa jeune famille, que les soucis vinrent l'assaillir en même temps que sa santé déclinait. Ses travaux s'en ressentirent; de plus en plus il

devenait sujet à des accès de mélancolie que les prévenances les plus empressées ne suspendaient que momentanément. Pourtant quand un redoublement de souffrance l'avait forcé d'interrompre toute occupation, son naturel heureux reparaissait à mesure que le mal se dissipait, et la crise passée, il retrouvait des sourires et de tendres paroles pour calmer l'inquiétude de ses proches. L'été ramenait toujours le bien-être, la gaieté, et avec eux le désir d'habiter la campagne, pour y jouir en liberté de cette nature qu'il aimait. C'est peut-être à la suite d'un de ces séjours passagers aux champs, où il était allé retremper ses forces, que sous l'influence de la saison pluvieuse de cette année, il contracta la maladie qui devait nous le ravir. Il ne lui fallait aucun effort, pour joindre à la religion de l'honneur, celle qui promet encore un lendemain à ce présent qui va disparaître. Comme lui, ses croyances étaient naïves et sincères, aussi quand il sentit que la vie lui échappait, qu'il ne put conserver d'illusions, il s'y prépara avec la fermeté du sage, la résignation du chrétien, demandant en haut ces consolations et ces secours que la terre ne pouvait plus lui donner. L'innervation s'arrête dans les plexus, répétait-il ; en effet les fonctions organiques ne se faisaient que péniblement, quand la tête conservait toute sa puissance. Chaque jour le danger devenait imminent, le terme fatal approchait, défiant toutes les ressources de la science et du dévoûment. Il sut le regarder en face, et le sentant venir, il bénit sa famille éplorée, dans un suprême adieu, et s'éteignit le 2 septembre 1843. Sa mort fut un jour de deuil pour la cité tout entière. Son cercueil fut accompagné au champ du dernier repos par

la foule des médecins et des notabilités, empressés à ce pieux devoir. La tristesse était peinte sur les visages. Dans le cortège funèbre, le silence, le recueillement attestaient combien on était pénétré de la perte qu'on venait de faire. Sur sa route, la foule se découvrait avec respect, répetant d'un accent ému le nom de l'homme de bien qui n'était plus.

La conduite de Baumers était marquée par ce tact parfait qu'il possédait à un haut degré. En lui le goût et le discernement, ces deux faces diverses d'une vérité commune, concouraient à l'accomplissement de la loi du devoir, qu'il avait toujours présente. Ses manières pleines de dignité, de convenance, conservaient la facilité, la réserve, l'abandon de l'homme du monde. Sa vue inspirait le respect, attirait la confiance; avec les malades il les commandait. Il excellait par son affabilité à cacher un pronostic grave, ranimait l'espoir, connaissait de ces mots qui endorment la souffrance, distraient la douleur, et font désirer la visite du lendemain. Presqu'enfant d'une révolution qui avait réalisé une si grande épopée militaire, fasciné par la grandeur du spectacle, il était resté fidèle au culte de cette iliade évanouie. Peut-être qu'à son insu son patriotisme s'était laissé absorber dans une éclatante individualité, ébloui qu'il était par le prestige de la gloire. Horace, ce poète éternel de la raison, des réalités positives de la vie, tempérées par une philosophie un peu épicurienne, était son auteur favori. Sur ce modèle, il se délassait parfois à composer des vers, qu'il voulait garder pour lui seul. Son entretien abondait en traits heureux. Rien de noble qui ne trouvât en lui un écho, rien de grand qui n'éveillât sûrement ses

vives sympathies. Des aperçus ingénieux jaillissaient à chaque instant de sa bouche : si par hasard il s'y rencontrait une épigramme, elle n'était que spirituelle, jamais blessante. Sa tête offrait le caractère d'un sage de l'antiquité, sans en avoir l'austérité. La pénétration, la sagacité, la sûreté et la rapidité d'intuition, se lisaient dans la limpidité de l'œil et la finesse du regard. Sa bouche où le sourire de la bienveillance s'épanouissait le plus habituellement, prenait parfois une expression d'ironie, fine et délicate, demi-railleuse, demi-sceptique. Ses traits expressifs empruntaient peu à leur mobilité : ils réflétaient la puissance de l'âme, en même temps que la sensibilité du cœur. La droiture de la conscience, la rectitude d'esprit solidaire de ce qui est bon et honnête, la sérénité habituelle, cette tempérance parfaite de l'âme, suprême dominatrice des passions, avaient fortement accentué sa physionomie, y avaient gravé ces lignes calmes, reposées, où se retrouvait par une fusion heureuse, l'esprit français tempéré par une nuance de bonhomie allemande, tels qu'ils sont exprimés et rendus dans un beau portrait de lui peint par Jacomin.

Tout homme peut être étudié sous deux faces. Sous celle de la science à laquelle il apporte son tribut; sous celle plus simple peut-être, mais à coup sûr non moins intéressante de l'humanité. Baumers, au premier point de vue a laissé peu de chose, sa place ne sera point marquée dans nos bibliothèques, mais au second il est complet, car en lui l'homme et le médecin ne font qu'un. Il ne connut, ne vécut que pour la vérité et pour le bien. Et qu'importe que rien de ce qu'il a écrit, n'ait été

publié, pour marquer son nom, s'il doit vivre dans votre mémoire. N'est-ce donc rien de forcer à répéter sur une tombe, les mots *transivit benefaciendo*. Si pour lui, messieurs, la postérité, au dehors des saintes traditions de la famille, doit se composer seulement de ses contemporains, de ses confrères, de ses amis, de ceux qui l'ont connu, de ceux qui l'ont aimé, sa place sera toujours dans les rangs de ces hommes modestes qui, dans tous les temps, se distinguent entre leurs concitoyens, honorent leur cité natale par la triple auréole du savoir, du mérite et de la vertu; ajoutons que s'il n'est pas une vérité morale qui soit nouvelle depuis le livre de Job, de même est bien restreint depuis Hippocrate le nombre de ceux qui fixent leur date, en proclamant, en imposant au monde une de ces grandes vérités pratiques destinées à survivre dans les âges, par cela seul qu'elles sont essentiellement positives et utiles.

Vous avez parcouru avec moi le cercle entier des jours qui furent donnés à Baumers? Le connaissez-vous maintenant tout entier? Non, sans doute, car pour peindre certains caractères, il est des nuances fugitives, des secrets qui se refusent à l'expression, comme certains parfums échappent à l'analyse.

C'est un modèle pour nous, aussi bien que pour le fils, dont il ne lui a pas été donné de voir le premier succès. Que pourrais-je ajouter en parlant de lui, qui ne soit dès à présent dans votre pensée, que plus tard vous ne conserviez gravé comme souvenir!

Arrêtons-nous, en répétant les mots placés en tête

de cet éloge, oui, Marcellin Baumers fut par excellence l'homme duquel on peut à bon droit dire dans la plus large acception du mot, *vir bonus*, *medendi peritus*, homme probe, médecin habile.

(*Extrait du* JOURNAL DE MÉDECINE.)

DISCOURS

PRONONCÉS

SUR LA TOMBE DE MARCELLIN BAUMERS.

L'une des notablités médicales de notre ville, le docteur Baumers, vient de mourir dans la 69me année de son âge, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ses funérailles ont eu lieu le 4 septembre. Le cortége funèbre, composé de tout le corps médical, des parents et des nombreux amis du défunt, a accompagné sa dépouille mortelle jusqu'à l'église Saint-Pierre, et de là, après les cérémonies de la religion, jusqu'au champ du repos. Les coins du poële étaient tenus par M. le docteur Polinière, au nom du conseil de salubrité, par M. le docteur Rougier, représentant de la Société de médecine, et MM. Jobert et Sénac, au nom de la génération médicale à laquelle appartenait M. le docteur Baumers.

Après les dernières prières du clergé, M. le docteur Rougier, Secrétaire général de la Société de médecine, a prononcé les paroles suivantes :

Messieurs, quelques mois à peine se sont écoulés depuis que, dans cette enceinte consacrée au culte des regrets, nous étions réunis autour de la tombe d'un homme de bien, du vénérable docteur Bugnard. Cette perte douloureuse, nous rappelait celle que nous avions faite naguères dans le docteur Bonchet, si unanimement regretté et nous cherchions encore parmi nous, au sein de la Société de médecine, ces collègues auxquels nous

unissaient les liens de la science et de l'amitié, quand une tombe encore allait s'ouvrir sur un des plus dignes et des plus révérés membres de la Société de médecine. Le docteur Baumers est mort, et c'est le cœur serré que devant son cercueil je prononce ce nom qui réveille tant de sympathies... Beaumers, le vieil ami de Bouchet.... Unis tous deux pendant quarante ans par la plus étroite affection.... ces deux âmes d'élite s'étaient devinées et appréciées.... Plus tard, un lien de famille les rapprocha plus intimement encore ; aujourd'hui, la même terre les recouvre, et il ne reste plus d'eux que le souvenir des bienfaits dont ils ont semé leur passage dans la vie.

Nous vous dirons ailleurs ce que Baumers a fait pour la science; nous parlerons de ses premiers succès dans la carrière ; nous rappellerons ces heureuses innovations introduites par lui dans divers appareils, alors qu'il n'était encore que chirurgien interne dans notre Hôtel-Dieu ; nous le suivrons dans cette pratique heureuse et savante qui lui valut la confiance et l'estime de la cité, les récompenses des administrations qui l'appelèrent à la place de médecin des prisons, de médecin des épidémies, de membre des deux conseils de salubrité. Nous vous dirons la grande preuve de considération que la médecine lyonnaise lui donna en l'appelant deux fois à présider la Société de médecine. Nous citerons les nombreux mémoires et les rapports qu'il a présentés à cette compagnie, et dans lesquels sa plume correcte et facile savait déguiser la profondeur des idées et les aspérités de la science sous les charmes d'un style concis et élégant. Mais ici, en présence du néant de la tombe, nous ne pouvons dire tout ce qui peut glorifier le nom de Baumers, et à l'idée de la vie de rénumération qui commence pour lui, nous ne pensons qu'au bien qu'il a fait, nous n'avons plus que le souvenir de ses vertus.

Baumers.... Ce nom vous rappelle tout ce qu'il y a de bon, de noble, de généreux. Qui de nous n'a apprécié cette âme aimante et sympathique, sa bienveillance sans bornes pour tout le monde, son dévouement absolu pour ses amis, la paternelle protection dont il entourait ses jeunes confrères, les soins affectueux et désintéressés qu'il leur donnait, son active et inquiète sollicitude pour soulager toutes les souffrances dont il était témoin; sa douce et constante résignation à supporter les siennes, cette abnégation de lui-même qui jusqu'à ses derniers jours le conduisait encore au lit de douleur des malheureux, alors même que les sources de la vie s'épuisaient en lui. Pieuse et sainte philantropie qui n'attendait pas une récompense des hommes.

Que du moins, homme bon et généreux, ce tribut de regrets que nous adressons à ta mémoire vénérée puisse arriver jusqu'à toi ! que ta famille éplorée y trouve une consolation à sa douleur !

Tu revivras bientôt dans un fils qui continuera ta vie de science et de bienfaits, dans un fils qui a déjà marqué ses premiers pas dans la carrière par des succès brillants. Tu l'as quitté alors que tu allais lui applanir l'abord d'une profession semée d'écueils et de déceptions ; mais tes amis le prendront sous leur patronage, la confraternité leur impose cette loi qu'il leur sera doux d'observer. Oui, Baumers, ton dernier vœu, tes dernières pensées seront entendus. Tes amis en prennent l'engagement en t'adressant leurs adieux.

Baumers, Bouchet, Bugnard, morts tous les trois entourés d'estime et de vénération ! vos concitoyens se rappelleront vos vertus, la science vos services et nous vos exemples.

Adieu Baumers, adieu !

Le docteur Polinière, secrétaire du Conseil de salubrité du département du Rhône, a pris la parole en ces termes :

Messieurs,

Aux expressions de douleur que vous venez d'entendre, permettez-moi de joindre celles du conseil de salubrité du département du Rhône, dont le docteur Baumers était un des membres les plus zélés. Malgré les infirmités et les souffrances qui depuis longtemps l'avaient éloigné de la médecine-pratique active, il se montrait assidu aux séances du conseil et s'y faisait remarquer par son esprit d'équité et de son dévouement à ses devoirs.

Ami du progrès, il cherchait à favoriser le développement industriel, mais dans les limites fixées par la prudence qui veille à la conservation de tous les intérêts. Constamment animé de l'amour de la justice, et craignant, parfois, que son intelligence et son savoir ne répondissent pas complètement aux besoins de son cœur d'honnête homme, il témoignait de généreux scrupules, provoquait pour s'éclairer des discussions où il répandait lui-même de vives lumières et acquérait ainsi de nouveaux titres à l'estime et à la confiance de ses collègues.

Les qualités aimables et distinguées du docteur Baumers, sa grande réputation médicale, qui viennent d'être rappelées, n'étaient-elles pas connues de vous tous qui entourez ce cercueil, n'étaient-elles pas connues de la cité tout entière, où, pendant sa carrière longue et honorable, il avait acquis et si bien mérité la considération et l'affection de toutes les classes de la société ?

Elles se perpétueront dans sa famille, dans la personne de ce fils éploré, dont les études brillantes et fortes sont une succession de triomphes.

Adieu, Baumers! adieu, bon confrère, pendant que nous confions à cette tombe ta dépouille mortelle, ton âme noble et pure est au séjour des bienheureux, au séjour ou Dieu appelle, pour les récompenser, ceux qui ont fait du bien sur la terre.

Adieu!

M. le docteur Édouard Bouchet, au nom de la nouvelle génération médicale s'exprime ensuite de la manière suivante:

MESSIEURS,

C'est avec un triste et douloureux sentiment de regret et de deuil que nous venons rendre ici un dernier et suprême hommage au docteur Baumers. Sur le bord d'une tombe l'éloge n'est pas suspect, le sien se proclame en ce moment par la douleur de sa famille, par la tristesse de tous. Oui, digne Baumers, pendant quarante ans tu as toujours été un modèle complet du vrai médecin, du parfait homme de bien; ta vie n'a été marquée que par le dévouement et les bienfaits; elle s'honore du suffrage de tous, et en particulier de la jeune génération médicale à qui tu as laissé un si louable exemple.

Entre toi et un noble cœur aussi, ton ami de toute la vie, ton frère d'adoption, il y avait eu une touchante émulation de qualités et de vertus. Sa mort si prématurée avait été pour toi une douleur et une triste séparation. Aujourd'hui vous vous trouvez réunis tous deux dans ce champ du repos; et tous deux si dignes de la mémoire du cœur, vous vivez dans celle de vos nombreux amis, dans celle surtout de vos fils désolés dont l'unique désir est d'être digne de vous. Puisse le souvenir de votre vie remplacer pour eux l'appui qu'ils ont perdu!

(*Extrait du* JOURNAL DE MÉDECINE.)